

Préface

«Le cancer est la maladie qui fait le plus peur, car personne ne peut s'en estimer à l'abri. [...] La peur du cancer apparaît homogène, quelle que soit la tranche d'âge ou le sexe. Tout le monde se sent potentiellement concerné¹».

Agnès parle ici de «son» cancer rare et lourd, avec franchise, sans tabou, sans s'apitoyer sur son sort. Elle fait face avec honnêteté aux interrogations que lui pose la confrontation à cette maladie.

De quoi rassurer ceux que cette question angoisse.

Parfaitement dans l'esprit de la collection *Nouveau Départ*, elle dépasse le problème délicat de la maladie, de la relation avec les malades, pour ouvrir des pistes aux questions existentielles que chacun se pose, même sans se l'avouer !

Un formidable message d'espoir et de foi !

Merci, Agnès, pour ton courage, ta franchise. Ton livre sera une leçon de vie et une source d'encouragement pour chaque lecteur, quelque soit son quotidien.

Alain Stamp
Président des Éditions BLF Europe

¹ Page URL: http://www.doctissimo.fr/html/sante/mag_2001/mag0323/dossier/sa_3741_cancer_prevention.htm (consultée le 27 octobre 2009).

Touchée par le cancer

Dimanche 16 décembre 2007. Le temps est froid, sec et lumineux. Le soleil plonge la cuisine dans une ambiance bienveillante alors que tout indique que l'hiver s'est déjà bien installé dans notre belle région d'Alsace. Assise, en train de prendre mon petit-déjeuner, j'assiste avec toujours le même émerveillement au lever de celui qui rythme nos journées depuis la nuit des temps. Jamais en pause, jamais en retard.

Je me fais du souci, ce matin. Depuis quelque temps, une grosseur s'invite dans mon abdomen. Elle disparaît aussi vite qu'elle apparaît. Étrange phénomène, pourtant bien réel, que je mets sur le compte d'une simple colite suite à un voyage en Égypte début octobre. Seulement, au fil des semaines, cette colite me semble de plus en plus suspecte.

Je me prépare pour partir au culte et décide d'en parler à Damaris, amie de longue date. Nous appartenons à la même église protestante. Peut-être que je pourrai voir Norbert, son mari et mon médecin, avant de rentrer chez moi. J'ai besoin d'être rassurée car ce matin encore, je l'ai vue. Elle n'apparaît

jamais au même endroit, d'ailleurs. Bizarre ! Après l'office, je rejoins donc Damaris pour lui soumettre mes craintes.

– Aucun souci, me dit-elle, passe à la maison, Norbert est là.

Comme à son habitude, Norbert m'accueille chaleureusement. Je lui expose la situation. Et après examen, il confirme mes soupçons :

– Pas de doute, tu as un problème. Pour moi, c'est de l'ordre du kyste mais un petit tour aux urgences cet après-midi s'impose.

Fini le dimanche qui s'annonçait paisible. J'avais l'intention de faire une virée au marché de Noël strasbourgeois, dont on entend tellement parler dans les médias en ces temps de fêtes. À la place, ce sont les longs couloirs impersonnels des urgences du CHU de Strasbourg qui s'offrent à moi. Au bout de trois heures, je sors avec un premier diagnostic : hernie ombilicale.

– Ce n'est pas une urgence. Prenez rendez-vous auprès de ma secrétaire pour prévoir une opération en début d'année, insiste le chirurgien, après m'avoir auscultée.

Il m'invite aussi à passer un scanner pour confirmer ce gonflement douteux.

J'en informe Norbert. Il est perplexe face au résultat. Je ne le sens pas convaincu. Nous convenons que son assistante me prendra, demain, un rendez-vous en urgence pour le scanner.

De retour à la maison, je réalise qu'après une après-midi passée à l'hôpital, je ne suis pas plus avancée. L'entrevue médicale s'est révélée peu concluante. Pas de réelles investigations, juste une palpation rapide de mon ventre avec beaucoup de certitudes. Seul Norbert a su trouver les arguments pour me tranquilliser en cette fin de journée.

Le soleil a disparu et la nuit tombe brusquement. Le froid s'intensifie. La soirée s'annonce calme. Il n'y a plus rien à faire pour aujourd'hui. À quoi bon ressasser mes craintes ? Je n'ai pas de douleurs particulières, je ne me sens pas mal, au fond.

Rassurée par mes propres réflexions, je me plonge dans un de mes loisirs préférés : la lecture. Rien de tel qu'un bon roman pour se changer les idées, n'est-ce pas ?

Lundi matin, coup de fil du cabinet de Norbert. Je suis attendue vendredi après-midi à 15 heures pour une exploration approfondie de mon système digestif. Quelques jours à attendre et je serai fixée. La semaine à venir est chargée par mes obligations professionnelles. Je n'aurai pas le temps de m'appesantir sur moi, et c'est tant mieux.

Plus qu'une heure, une demi-heure, un quart d'heure, dix minutes, ça y est. Le radiologue me reçoit dans son bureau. Je vais enfin savoir quel intrus se loge dans mes tripes.

– Désolé, ce n'est pas une hernie ombilicale mais quelque chose qui ressemble à une tumeur. Du jamais vu ! Je ne peux pas vous dire de quoi il s'agit, mais ce dont je suis sûr est qu'il faudra l'enlever. Et surtout, pas de biopsie. Il faut être prudent !

Oups ! Droit au but le toubib. Il me faut quelques instants pour assimiler l'information. Là, tout de suite, je ne sais pas quoi répliquer. De toute façon, il ne s'engagera pas plus : ce n'est pas son rôle. Je le quitte donc sans plus tarder.

– Merci Docteur et au revoir.

Arrivée dans la rue, je respire un bon coup. L'inquiétude m'envahit peu à peu : *Qu'est-ce que c'est ce truc-là ?* Troublée, je me précipite chez Norbert. Lui aussi est intrigué. La situation est peu banale.

Après discussions et coups de fils passés à des confrères, une consultation est prévue avec un nouveau chirurgien spécialisé en chirurgie digestive : lundi 24 décembre 2007 à 10 heures, sans faute. Encore un week-end à attendre ! Et lui, saura-t-il ? Aura-t-il une idée, un trait de génie qui puisse apaiser mes angoisses qui se font de plus en plus oppressantes ?

J'ai hâte d'être à lundi. Une crainte vient se rajouter à mon état : et s'il fallait opérer de toute urgence ? Quelle horreur ! Mes projets pour les jours à venir sont tout autres. Passer Noël à l'hôpital, quelle perspective peu attrayante ! J'essaie tant bien

que mal de vaquer à mes occupations habituelles, en cette fin de journée. Après de multiples efforts infructueux, je laisse libre cours à mes émotions. Seule dans mon appartement, affalée dans le canapé, je me confie en celui en qui je crois, Jésus-Christ: *Seigneur, toi qui sais tout, qui vois tout, qui entends tout... Viens à mon secours. Donne-moi ta paix!*

Au bout de quelques instants, une chaleur indescriptible enveloppe tout mon être. Je me détends et m'endors paisiblement. Merci Seigneur!

Je passe une fin de semaine apaisée, quoique pas totalement dégagée de mes peurs. Ménage, courses, visites à des amies, culte vont agréablement meubler ce temps d'attente. Vivre au jour le jour, difficile à mettre en œuvre lorsque nous sommes préoccupés. Nous y sommes pourtant encouragés dans la Bible: « Ne vous inquiétez pas pour le lendemain ; le lendemain se souciera de lui-même. À chaque jour suffit sa peine². »

Un verset bien connu et si peu appliqué. Que de fois je me suis gâchée une, voire plusieurs journées, tourmentée que j'étais par un souci ! Bien souvent, je me laisse littéralement « bouffer » par les ennuis et j'oublie de jouir du moment présent. Pour en définitive réaliser soit que le problème n'en était pas un, soit que la solution était plus simple qu'elle n'y paraissait au premier abord.

Chaque circonstance que je vis sert à éprouver ce que Dieu veut m'enseigner. Sinon, lire, étudier ou méditer la Parole ont peu de sens à mes yeux. Être chrétien n'est pas une adhésion à une philosophie, à un courant de pensée. C'est un engagement concret, une pratique avec Dieu à mes côtés. Le champ d'expériences ? Ma vie ! Alors que ma santé occupe mon esprit, j'ose prendre, encore et toujours, le risque d'appliquer cette consigne. Le résultat est surprenant ! Pourquoi un tel verset ? La réponse est simple : éviter que nous souffrions inutilement. La vie apporte à chacun son lot de souffrances, nous en faisons tous l'expérience. Alors, pourquoi y mettre des doses supplémentaires, superflues de surcroît ?

² La Bible : Évangile selon Matthieu, chapitre 6 verset 34.

Le jour «J» arrive. Je dévale les escaliers de mon immeuble, direction le garage. Je saute dans ma voiture et une demi-heure après, je me retrouve dans la salle d'attente de ce chirurgien encore inconnu. J'appréhende toujours le premier contact. Comment est-il ? Sympa, pas sympa ? Ouvert, fermé ? Pourrai-je avoir confiance en lui ? Alors que mes pensées sont fixées sur ces points d'interrogation, une voix chaleureuse me surprend :

– Madame Baroncini ?

– Oui, c'est moi.

– Entrez et installez-vous, je vous prie.

Cheveux gris, cinquantaine bien passée, poignée de main amicale, plutôt bel homme. Ses propos sont simples et sans ambiguïté. Ça me plaît. Lui non plus ne sait pas ce que j'ai. Il le dit humblement. J'aime ça ! Nous nous quittons au bout de deux heures de discussions avec en ligne de mire une opération programmée au 15 janvier 2008. Pas d'alarmisme inutile. Par contre, interdiction formelle de porter des charges lourdes. La prudence est tout de même de mise. Je serai hospitalisée la veille. Si tout se passe bien, je pourrai sortir le samedi suivant.

Si l'entretien n'apporte pas plus de renseignements sur cette grosseur, tout le monde s'accorde à dire qu'un cancer est peu probable. Les marqueurs sanguins sont négatifs et pas d'autres indices pour poser un tel verdict.

Déjà une semaine d'écoulée ! J'ai le pressentiment, malgré les paroles rassurantes des uns et des autres, que mon quotidien est en train de basculer. Basculer vers quoi ? À ce moment-là, je n'en sais strictement rien.

Voilà une veillée de Noël bien particulière. Entourée de mes amis les plus proches, je fête la naissance de Jésus-Christ. Noël, une fête de joie teintée d'une ombre pour moi.

– Seigneur, c'est quoi cette histoire ? Grave, pas grave ? Où m'emmènes-tu ?

Que de questions en ce 24 décembre ! Surtout que je me sens bien. Pas de fatigue spécifique, pas de signes avant-coureurs. Juste une masse qui se promène dans mon ventre et qui défie le corps médical avec insolence. Je décide de mettre de côté mes inquiétudes. Si les médecins consultés ces derniers jours ne s'affolent pas, pourquoi devrais-je paniquer ? Je fais confiance à la médecine. Aucun élément tangible n'existe qui permette de soupçonner un cancer. Des tumeurs bénignes touchent un nombre considérable de personnes et je décrète donc que je fais partie de cette catégorie.

Lundi 14 janvier 2008, 15 heures. Accompagnée de ma voisine, je franchis les portes de la clinique Sainte Barbe à Strasbourg, tout près de la gare. Le service de chirurgie digestive est au deuxième étage. Ma dernière opération, l'appendicite, date de plus de trente ans. Malgré moi, je vais pouvoir réactualiser mes connaissances hospitalières, me faire ma propre opinion. Avec tout ce que l'on entend ici et là, je dois dire que je ne suis pas vraiment à l'aise. L'accueil de l'infirmière de service est sympa. Comme tout le personnel hospitalier dévoué, elle me met à l'aise, me fait sentir que je suis attendue. Quelle chance !

Tout se déroule selon ce qui était décidé avec mon chirurgien. La machine est en route. Le scénario est lancé. Il ne reste plus pour chacun qu'à jouer son rôle et samedi, je quitte la scène. L'acte final. La fin de la journée sera rythmée par des examens préopératoires ainsi que la visite de l'anesthésiste et du chirurgien. Rien de plus que je ne sais déjà. Il est prévu que je passe au bloc vers 10 heures le lendemain matin.

La soirée est calme. Quelques coups de fils d'amis viennent rompre le silence de la nuit tombante. Je ne suis pas toute seule. Ils sont là et manifestent leur amitié, chacun à sa manière. Cela me fait du bien. Dans vingt-quatre heures, j'en saurai plus. Bientôt plus qu'un mauvais souvenir.

Lendemain, 10 heures. Quelqu'un frappe à la porte. Le moment est arrivé ! Après quelques petites vérifications d'usage, je suis emmenée au bloc opératoire. Couloirs, ascenseur et à nouveau couloirs. Une véritable expédition enrichie par la gen-

tillesse et l'humour de deux infirmières. Tout est mis en œuvre pour me distraire et me détendre. Et me voilà confiée à d'autres mains. Sourires, paroles réconfortantes m'accompagneront jusqu'à la table d'opération. Là, tout est inox, acier aux couleurs restreintes – le gris et le blanc dominant. Il fait froid et je n'ai qu'une envie : retrouver ma chambre.

Sans mes lunettes, je ne distingue pas les visages. Je ne reconnais pas les voix. Les personnes qui m'entourent me sont inconnues. Où est mon chirurgien ? Je m'endors avant même d'avoir le temps de poser la question. C'est une petite opération, elle ne devrait durer qu'une heure. Après tout, il ne s'agit que de l'ablation d'une tumeur. Rien de plus.

Tout s'est bien passé et je réintègre ma chambre en début d'après-midi. J'attends avec impatience la visite du chirurgien pour en savoir plus.

– Bonne nouvelle, me dit-il dans la soirée. La tumeur est impressionnante : douze centimètres de diamètre, un petit melon. Il y a 99 % de chance que ce soit bénin.

– Super ! Ça, c'est une bonne nouvelle ! Sur quoi vous fondez-vous pour l'affirmer ?

– Trop belle, trop lisse pour que cela soit cancéreux.

Ouf! Je suis soulagée, l'opération est à présent derrière moi et tout va bien. Que de frayeur pour rien. Merci Seigneur !

Vendredi, la veille de ma sortie, à 17 heures, coup de fil du chirurgien. Je suis perplexe. Le matin même, nous avons discuté sans que rien d'inquiétant n'en ressorte. Il a signé les papiers pour ma sortie (prévue le lendemain matin). Que se passe-t-il ?

– Je viens d'avoir le laboratoire au téléphone, me dit-il un peu gêné. Nous allons transmettre la tumeur à Paris pour une analyse plus pointue. Il semblerait que cela soit un cancer, mais un cancer pas grave, rassurez-vous !

Vlan ! Le mot est lâché : *cancer*.

– Un cancer pas grave ? Vous pouvez préciser car pour moi, par définition, un cancer c'est grave, Docteur.

– Un cancer sans métastase, si vous préférez. Mais nous ne savons pas de quel type de cancer il s'agit, il faut pousser les investigations plus loin. Je vous tiens au courant dès que je sais quelque chose.

«99 % de chance que ce soit bénin», m'a-t-on dit depuis que cette histoire a commencé. «Trop belle, trop lisse pour parler de cancer». Les phrases des uns et des autres s'entrechoquent dans ma tête. Et puis, renversement total de situation. Peut-être lisse, peut-être belle mais il y a un hic : elle est cancéreuse, cette fichue tumeur. Trois minutes de conversation, et mon univers vient de chavirer. J'essaie de réaliser ce que tout cela signifie. D'autant que la situation est encore obscure. Certes, je sais à présent que c'est un «cancer pas grave»... Quelle idée de formuler les choses ainsi ! Comment peut-on concilier le mot «cancer» et l'expression «pas grave» ? Pour moi c'est antinomique, je ne me résous pas à donner un sens à cette expression.

Il est encore impossible de donner un nom à ce cancer. Il faudra attendre quelques semaines avant d'en savoir plus et pour connaître la suite des événements. Car, qui dit cancer, dit, le plus souvent, chirurgie, chimiothérapie, radiothérapie, bref un cortège de mots dont je connais le sens mais pas encore toutes les implications. Je suis abattue et complètement désarmée devant une telle nouvelle. Le soulagement vécu le jour de l'opération se transforme en une immense déception. Un sentiment profond fait surface : celui d'avoir été «grugée», «trompée» quant à la nature de mon mal. Les certitudes énoncées jusqu'à présent se transforment en d'innombrables questions.

– De quel cancer s'agit-il ? Est-ce une tumeur récidivante ? Quelles sont les chances de m'en sortir ? Que va-t-il se passer ?

Mais au-delà de ces considérations médicales, que signifie pour moi le 1 % complètement occulté jusqu'à présent ? Comment concevoir tout à coup que le mal dont je suis atteinte soit aussi grave ? Je m'étais faite à l'idée que ma santé n'était pas menacée. Certes, il fallait passer par une opération, mais après, tout allait rentrer dans l'ordre et la vie reprendrait son cours

normal... Comme avant. Bref, un épisode banal dans une vie banale, rien à dire sur le sujet... Passez, il n'y a rien à voir !

En moins de trois minutes, tout est chamboulé. Le premier choc passé, la colère fait irruption. J'en veux au corps médical d'avoir eu autant de certitude. Et je *m'en* veux surtout d'avoir cru que cette tumeur pouvait être bénigne. Je n'ai pas laissé la place à une autre éventualité que celle que l'on me présentait. Mais 99 %, ce n'est pas 100 %. Personne, ni les médecins, ni les amis à mes côtés ne peuvent être montrés du doigt. Ils ont été sincères et rien ne laissait entrevoir que la situation était plus grave qu'elle ne le paraissait. Colère aussi d'apprendre que je suis touchée par ce mal qui s'installe dans mon corps sans crier gare et que l'on nomme « cancer ». Ce mal qui ronge de l'intérieur sans y avoir été invité. Quelques instants me suffisent pour être complètement submergée par des sentiments comme la peur ou l'angoisse... Avec l'incapacité d'y répondre de façon logique et posée.

Je raccroche le combiné. Je suis seule à connaître le mal qui me ronge, seule dans cette clinique, un vendredi soir, à lutter avec moi-même. Je n'ai pas la force d'appeler qui que ce soit. Impossible d'exprimer de vive voix ce que je ressens.



Un cancer, j'ai un cancer! Je me répète inlassablement cette petite phrase sans en réaliser toute sa portée. Cette maladie dont on parle tant fait partie de moi. Jamais je n'avais envisagé une telle éventualité. Les autres, oui, mais pas moi. Suis-je en danger ? Combien de temps me reste-t-il à vivre ? Submergée par la douleur, la peur au ventre, recroquevillée dans ce lit d'hôpital, la nuit s'annonce agitée.

Alors que la chambre est plongée dans le noir le plus total, je partage ma lutte avec l'ami le plus proche, le plus intime et le plus fidèle qui existe. Cet ami, à qui je peux tout exprimer sans crainte, sans retenue. Il me connaît et sait mieux que quiconque ce que je vis en ce moment. Cet ami, vous l'aurez reconnu, c'est Jésus. Il est le consolateur par excellence. Il console mais ne

s'apitoie jamais. Il est présent quand je l'appelle. Il est l'oreille dont j'ai besoin. Il est la parole qui me ranime et me relève lorsque je suis dans l'abîme du désespoir. Oui, je ne suis pas toute seule face à cette nouvelle épreuve. Jésus est avec moi et il me le rappelle, ce soir-là, lorsqu'au bout d'une heure, je l'entends me chuchoter :

– J'entends ta colère et la comprends. Tu as le droit, mais ne te laisse pas démolir par elle. Un combat t'attend !

Et il ajoute :

– Rappelle-toi que l'Esprit fait concourir « toutes choses au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui ont été appelés conformément au plan divin³ ».

Quel verset ! Je ne me lasse pas de le méditer, encore aujourd'hui. Oui, toutes choses concourent à mon bien. Et si c'est l'épreuve qui est au cœur de « toutes choses », je ne peux que porter un regard différent à ce qui m'arrive.

– Agnès, n'oublie jamais que je suis à tes côtés.

– Je ne t'oublie pas. Tu as la première place depuis que je suis chrétienne.

▲ Pour aller plus loin

1. *Avez-vous eu de la colère à l'annonce de la maladie et en avez-vous voulu à quelqu'un ?*
2. *Trouvez-vous que c'est injuste d'avoir un cancer ?*
3. *Comment arrivez-vous à trouver la paix dans votre cœur ?*
4. *Dieu peut-il vous aider à traverser cette épreuve ?*

³ La Bible : Lettre de Paul aux Romains, chapitre 8 verset 28.